

DANIEL LEFORT présente
Le choc des deux Mondes:
pour un tombeau d'Atahualpa



Fernando de Szyszlo
Chiriyaññas jatun sunqollan, Alors s'est glacé le grand cœur. Huile sur toile.
130 x 130 cm. 1963. Lima, collection particulière.

Comment peut-on être Péruvien? La question teintée d'ironie des *Lettres persanes* prend, dans sa transposition des rives de l'Euphrate au bord du Pacifique une gravité, une pesanteur tragiques. Né d'un formidable malentendu — les Espagnols croyaient avoir atteint les Indes, les indigènes attendaient les dieux blancs annoncés par les oracles — l'homme américain de l'époque moderne s'est trouvé placé d'emblée sous le signe de la *rupture* et du sanglant rapport de forces. Écrasement des Indiens, puis délitement progressif du gantelet de fer de l'Espagnol, indépendance acquise plus que conquise, immigrations diverses des cent dernières années n'ont pu faire la synthèse de ces éléments discors: le Pérou d'aujourd'hui tient encore béantes les plaies vives de son histoire.

Cette *déchirure*, l'écrivain, l'artiste du Pérou la vit dans le *déchirement* depuis la date fatidique de la conquête, mais à la différence de nombre de ses concitoyens, il trouve par son art, dans son art, l'instrument d'un accouchement de la modernité, la clé de son entrée dans un présent porteur des espoirs du futur.

À l'heure où le cinquième centenaire de la découverte de l'Amérique cristallise la réflexion sur l'apport de l'Amérique latine à la modernité, il a paru utile de réunir un ensemble particulièrement *signifiant* sur le thème de la mort de l'Inca Atahualpa. Trois Péruviens — un poète indien inconnu du 16^e siècle, un peintre au nom polonais né en 1925 et un poète au nom allemand né en 1911 — expriment ici, dans la diversité de leurs moyens d'expression, par-delà les siècles, les origines et l'appartenance ethnique, la revendication publique et l'exigence intérieure d'une *identité* qui accroche ses racines au pays andin et jette au-dessus du gouffre historique et social le pont fragile de l'espérance.

Trois parties composent en effet ce dossier, chacune engendrant la suivante. La première est un poème indigène, anonyme, en langue *quechua*, sur la mort d'Atahualpa, le dernier empereur Inca, exécuté par les *conquistadores* espagnols sur la place de Cajamarca le 29 août 1533. Écrit vraisemblablement quelques années après l'événement, il fut découvert en 1942 et traduit à plusieurs reprises en espagnol, la version

la plus réussie étant sans nul doute celle de l'écrivain José Maria Arguedas (Lima, 1955) que l'on a retenue pour la traduction en français.

La seconde est formée de trois œuvres du peintre Fernando de Szyszlo, tirées de la suite de treize tableaux intitulée « Série sur le poème *Apu Inca Atahualpaman* » et exposée à l'Institut d'art contemporain de Lima du 10 au 22 décembre 1963.

La dernière est un essai du poète Emilio Adolfo Westphalen, publié en fascicule annexe au n° 2 de la *Revista peruana de cultura* (juillet 1964) sous le titre *Poesía quechua y pintura abstracta*, qui cherche à élucider la relation entre l'élégie sur la mort d'Atahualpa et la peinture de Szyszlo.

Daniel Lefort

Élégie sur la mort d'Atahuallpa

Apu Inca Atahuallpaman

Quel arc-en-ciel est ce noir arc-en-ciel
Qui se lève?
Pour l'ennemi de Cuzco épouvantable flèche
Qui s'éveille
Partout grêle sinistre
Frappe

Mon cœur pressentait
À tout instant
Même dans mes rêves m'assaillant
Dans la léthargie
La mouche bleue annonciatrice de la mort
Douleur interminable

Le soleil vire au jaune la nuit tombe
Mystérieusement
Il ensevelit Atahuallpa sa dépouille
Et son nom
La mort de l'Inca réduit
Le temps à la durée d'un battement de cils

Alors il enveloppe sa tête chérie
L'ennemi abhorré
Et un fleuve de sang fait son chemin s'étire
En deux courants

Alors ses dents broyeuses mordent
La sauvage tristesse
En plomb sont changés ses yeux semblables au soleil
Yeux d'Inca

Alors s'est glacé le grand cœur
D'Atahualpa
Le thrène des hommes des Quatre Régions
L'engloutit

Les nuages des cieux
Se sont enténébrés
La Lune mère transie le visage malade
Se recroqueville
Et tout et tous se cachent et disparaissent
en souffrant

La terre se refuse à ensevelir
Son Seigneur
Comme par vergogne du cadavre
De qui l'aima
Comme si elle s'épouvantait de son champion
Dévorer

Et les précipices rocheux tremblent pour leur Maître
Entonnant des chants funèbres
Le fleuve brame de toute la force de sa douleur
Gonflant son flot

Les larmes en torrents ensemble
Se recueillent
Quel homme ne choirait pas en pleurs
Pour qui l'aima?
Quel fils ne se doit d'exister
Pour son père?

Gémissant souffrant cœur navré
Sans paumes
Quelle colombe amoureuse ne donne son être
À l'aimé?
Quel cerf sauvage en délire alerté
À son instinct ne se soumet?

Larmes de sang arrachées arrachées
À sa joie
Miroir ruisselant de ses larmes
Faites le portrait de son cadavre!
Baignez tous dans sa grande tendresse
Votre giron.

Avec leurs innombrables puissantes mains
Les caressés
Avec les ailes de leur cœur
Les protégés
Avec la fine toile sur leur sein
Les abrités
Clament maintenant
Avec la voix dolente des tristes veuves

Les nobles élues se sont inclinées ensemble
Toutes en deuil
Le Willaj Umu a revêtu sa toge
Pour le sacrifice
Tous les hommes ont défilé
jusqu'à leurs tombes

Souffre mortellement de sa délirante tristesse
La Mère Souveraine
Les fleuves de ses larmes jaillissent
Jusqu'au cadavre jauni
Son visage est raide immobile
Et sa bouche (dit)
«Où donc es-tu allé disparaissant
De mes yeux
Abandonnant ce monde
À ma douleur
T'arrachant pour l'éternité
De mon cœur?»

Enrichi avec l'or de la rançon
L'Espagnol

Son horrible cœur du pouvoir dévoré
Se bousculant les uns les autres
Avec toujours plus de convoitise toujours plus noire
Fauve en furie
Tu leur as donné tout ce qu'ils ont voulu tu les as repus
Ils t'ont assassiné pourtant

Au comble de leurs désirs tu les as satisfaits
Toi seul
Et en agonisant à Cajamarca
Tu t'es éteint

Alors dans tes veines s'est épuisé
Le sang
Dans tes yeux s'est éteinte
La lumière
Au fond de la plus étincelante étoile a sombré
Ton regard

Geint souffre va vient vole affolée
Ton âme colombe aimée
Délire et délire pleure et endure
Ton cœur adoré
Sous le martyre de la séparation sans fin
Le cœur se fend

Le limpide resplendissant trône d'or
Et ton berceau
Les vases d'or tout
Ils se sont partagé

Sous un étrange empire amoncelés les martyrs
Et anéantis
Perplexes désorientés la mémoire niée
Seuls
Morte l'ombre qui protégeait
Nous pleurons

Sans lieu ni personne en recours
Nous sommes dans le délire.

Ton cœur supportera-t-il
Inca
Notre vie d'errances
Eparpillée
Par les dangers sans nombre entourée en des mains étrangères
Foulée aux pieds?

Tes yeux qui frappaient comme flèches de bonne fortune
Ouvre-les
Tes mains magnanimes
Étends-les
Et par cette vision fortifiés
Donne-nous l'adieu.

Anonyme
traduit de l'espagnol par Daniel Lefort